

LES FILMS VELVET
présente

UN PEUPLE

UN FILM D'EMMANUEL GRAS

RÉALISATION ET IMAGE EMMANUEL GRAS, SON ET COLLABORATION ARTISTIQUE ANTARES BASSIS, MONTAGE KAREN BEVAUOUS ASSISTÉE DE MATHILDE MICHEL ET COLINE LEAUTÉ, MONTAGE SON MANUEL VIDAL, MIXAGE SIMON APOSTOLOU, ÉTALONNAGE GADIEL BENOÏLAC, SUPERVISION MUSICALE THIBAUT DIEBOISNE. COORDINATION DE POST-PRODUCTION BÉNÉDICTE POLLEET, PRODUCTION LES FILMS VELVET, PRODUCTEUR FREDERIC JOUVE, PRODUCTRICE ASSOCIÉE MARIE LEGOC, AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, DISTRIBUTION KMBO, VENTES INTERNATIONALES BFF



LES FILMS VELVET



Télérama



Politis

KAIZEN



KMBO

Les Films Velvet présente

UN PEUPLE

un film d'Emmanuel Gras

2021 - France - Documentaire - 1h44

SORTIE NATIONALE LE 23 FÉVRIER 2022

DISTRIBUTION

KMBO

Vladimir Kokh
Grégoire Marchal
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
vladimir@kmbofilms.com
gregoire@kmbofilms.com

PRESSE

Karine Durance

23 rue Henri Barbusse
92110 Clichy
Tél : 06 10 75 73 74
durancekarine@yahoo.fr

PROGRAMMATION

KMBO

Léa Belbenoit
Louise de Lachaux
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
lea@kmbofilms.com
louise@kmbofilms.com

Matériel presse téléchargeable sur www.kmbofilms.com

SYNOPSIS

En octobre 2018, le gouvernement Macron décrète l'augmentation d'une taxe sur le prix du carburant. Cette mesure soulève une vague de protestations dans toute la France. Des citoyens se mobilisent dans tout le pays : c'est le début du mouvement des Gilets jaunes. À Chartres, un groupe d'hommes et de femmes se rassemble quotidiennement. Parmi eux, Agnès, Benoît, Nathalie et Allan s'engagent à corps perdu dans la lutte collective. Comme tout un peuple, ils découvrent qu'ils ont une voix à faire entendre.

NOTE DE RÉALISATION

Le 17 novembre 2018, j'ai entendu parler des blocages de ronds-points et vu les images des manifestations. Comme beaucoup d'autres, j'ai été interpellé par cette mobilisation et, le samedi suivant, je me suis rendu à la manifestation parisienne pour voir qui étaient ces déjà fameux « Gilets jaunes ».

J'ai alors vu des gens qui ne ressemblaient pas au peuple de gauche que j'avais l'habitude de voir battre le pavé. La plupart venait de province et arrivait dans la capitale par petits groupes, se retrouvant sur le chemin des Champs-Élysées.

Là, je les ai vus dresser des barricades et y mettre le feu en chantant la Marseillaise.

Hors cadre syndical, sans services d'ordre régulant la colère, je découvrais des gens qui se désignaient comme « le peuple » et affirmaient leur légitimité, en tant que tel, de prendre possession de ce symbole de la puissance et de la richesse française qu'est cette grande avenue menant à l'Arc de Triomphe.

Je n'avais jamais vu une telle expression de révolte populaire.

Mais cette manifestation n'était pas un cadre propice à la rencontre et à la discussion. J'ai alors cherché un rond-point pas trop loin de Paris pour pouvoir m'y rendre en train régulièrement. Je me suis retrouvé à la périphérie de Chartres et je suis allé à la rencontre des Gilets jaunes présents sur un rond-point. Ils étaient une trentaine et m'ont accueilli chaleureusement. Plus que faire un film, je voulais d'abord comprendre.

Eux avaient beaucoup à dire. Ils se racontaient entre eux les difficultés de tous les jours, celles de toutes les fins de mois, l'humiliation ressentie, l'impression d'être oubliés.

Je n'allais pas simplement à la rencontre d'une réalité que je connaissais peu, mais à la découverte de ce qu'ils avaient à dire publiquement : pour la première fois, ils prenaient la parole pour lancer leur vécu à la face du monde.

J'ai d'abord rencontré beaucoup de retraités, dont certains avaient un passé syndicaliste et avaient essuyé beaucoup de déceptions. Ensuite, énormément de travailleurs précaires, des intérimaires, des CDD répétés, des auto-entrepreneurs, mais aussi des ouvriers et techniciens, des jeunes en formation qui se cherchaient un avenir, des chômeurs et des allocataires du RSA.

Aucun d'entre eux n'habitait Chartres, ville que tous désignaient comme bourgeoise. Ils faisaient parfois des dizaines de kilomètres depuis leur commune pour venir sur ce non-lieu au milieu de nulle part, dernier rond-point avant l'autoroute vers Paris. J'ai été impressionné par leur détermination alors que les mots d'ordres et les revendications en étaient encore à leurs balbutiements.

Dans le refus absolu de se rapprocher d'un parti, la méfiance vis-à-vis des syndicats, le mélange de revendications très sociales et d'opinions réactionnaires, je sentais qu'ils se réunissaient pour une raison qui dépassait largement les orientations politiques : ils se reconnaissaient Gilets jaunes parce qu'ils vivaient les mêmes situations, les mêmes difficultés, la même réalité.

Ce qui ressortait avant tout, c'était le sentiment d'injustice sociale, du mépris venu d'un pouvoir très éloigné d'eux. Vision d'un monde divisé en deux parties, classes populaires et élite, où la classe moyenne était curieusement absente et n'avait, pour ainsi dire, pas de rôle.

En fait, je réalisais que j'avais devant moi le résultat de dizaines d'années de destruction du corps social prolétaire. Là où il y avait des traditions de pensées, des liens de solidarité, des habitudes sociales, il n'y avait maintenant que des individus isolés dans leurs problèmes. Jusqu'au jour où ils s'étaient rassemblés sur ce rond-point.

J'ai été enthousiasmé par la rapidité avec laquelle ils se sont auto-organisés, et comme ils ont réussi à monter des actions parfois risquées, à maîtriser les réseaux sociaux pour communiquer entre eux, à résister aux intimidations policières, à organiser des manifestations de centaines de personnes à Chartres, comme ils se sont déplacés collectivement sur Paris et ont mis en place des réseaux régionaux... Alors qu'on leur a souvent reproché leur manque de structuration, on s'est rarement posé la question de la difficulté concrète d'organiser un mouvement né spontanément à l'échelle nationale. Eux s'y sont attelés.

Ces femmes et ces hommes aux parcours difficiles, voire chaotiques, souvent abîmés physiquement, retrouvaient une dignité et une force nouvelle en se rassemblant avec d'autres.

Je ne pouvais alors qu'être impressionné par leur volonté, leur force et leur solidarité, qui les faisaient sortir de chez eux pour braver le froid et, chaque samedi, la police.

Sans juger ce qui est juste, nécessaire, utile, contre-productif, condamnable ou pas, ce que je cherchais alors à faire exister, au-delà des paroles et des discours, était la confrontation entre une vitalité explosive et une puissance imposante.

La question de la violence apparaît nécessairement dans le film. Elle fut présente dès le début du mouvement.

Violence d'abord ressentie par les manifestants montés à Paris, pour qui l'Acte II fut un véritable trauma. Coincés sur le rond-point de l'Étoile, ces primo manifestants ont eu le sentiment d'être pris au piège et attaqués sans raison.

Violence exercée ensuite, celle des cassages et des affrontements avec la police. Elle est le sujet de débats enflammés et de tensions très grandes entre ceux qui se veulent parfaitement pacifistes et ceux qui pensent ne rien pouvoir obtenir sans ces effusions qui effraient et obligent l'État à réagir. J'ai vu des pacifistes convaincus s'orienter vers des actions illégales et des Gilets jaunes s'éloigner du mouvement par refus de la casse, ou ne plus aller en manifestation par peur d'être blessés.

Toutes ces personnes n'étaient pas préparées à de tels affrontements.

Les Gilets jaunes se sont révoltés contre ce qu'ils voyaient comme une confiscation de leur pouvoir, du pouvoir du peuple, par leurs représentants officiels.

En s'attachant à un groupe et en suivant son évolution dans le temps, c'est la question de la démocratie qui se pose, de la possibilité de son émergence, et de sa pratique.

Mais qu'en est-il à l'intérieur même du mouvement, réussissent-ils à se montrer plus démocrates que ceux qu'ils critiquent ? Est-il possible de créer ex nihilo un fonctionnement entre des gens qui se sont regroupés sans idéologie commune ? Faut-il voter pour tout ? Pour qui voter d'ailleurs ? Un chef ? Un porte-parole ? Un délégué ? Avec le risque que celui-ci leur confisque à son tour leur parole... Toutes ces questions se sont posées plus ou moins directement.

Force est de constater qu'à Chartres, comme à de nombreux autres endroits, des leaders « naturels » ont émergé et ont joué un rôle plus important que les autres au niveau local.

Leurs qualités et leurs défauts, leur ego malmené ou au contraire renforcé, leur capacité de rassembler et leurs difficultés à communiquer ont largement influencé l'évolution du groupe. Le groupe que j'ai filmé a vécu à une échelle microscopique ce qui se jouait partout ailleurs.

Mon choix en tant que documentariste fut d'accompagner ces femmes et ces hommes dans leur engagement. Cela ne signifie pas une absence de distance critique, mais une réelle empathie avec eux et la volonté de rendre compte de leur vision.

Faire un film sur les Gilets jaunes, cela voulait dire pour moi montrer l'énergie vitale qui les anime et ne pas cacher non plus les errances dans lesquelles ils se retrouvent lorsqu'ils cherchent les causes à leurs maux, et les réponses à leurs problèmes.

Au fur et à mesure du tournage, j'ai compris qu'il s'agissait pour moi de faire exister la vibration intérieure d'un mouvement populaire, avec ce qu'elle peut avoir d'harmonieux et de chaotique.

Les Gilets jaunes sont ceux qui, sortis des zones résidentielles, cités dortoirs, pavillons périphériques, sont allés vers les plus improbables des lieux pour se rassembler : des ronds-points qu'ils ont investi comme un reste d'humanité, rappelant au monde qu'ils étaient encore vivants, vibrants, réagissants... et que cette vitalité retrouvée s'exprimait d'abord par la colère.

Les Gilets jaunes eux-mêmes se considéraient comme des gens qui s'étaient réveillés. Ils espéraient que d'autres, leurs voisins, leurs collègues, leurs compagnons de queue à l'hypermarché du coin se réveillent à leur tour.

Ce film retrace la vie de femmes et d'hommes qui retrouvent une raison d'agir, pour certains de vivre, et qui ont le sentiment, pour la première fois de leur existence, d'avoir un rôle à jouer dans ce monde.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Pourquoi avoir intitulé le film *Un peuple* et non *Le peuple* ?

Emmanuel Gras : J'ai d'abord été frappé par le fait que les Gilets jaunes se définissaient comme LE peuple, ce qui leur a été reproché.

Le terme « peuple » peut vouloir dire : l'ensemble de la population qui correspond à une nation, c'est-à-dire l'ensemble des citoyens français. Il existe une autre acception du terme, qui désigne les classes populaires. On peut aussi se dire qu'un peuple est une population qui se reconnaît comme appartenant à un même groupe. De même que les classes sociales n'existent réellement que lorsqu'elles ont conscience d'elles-mêmes, on peut penser que le peuple n'existe que s'il y croit. D'une certaine manière, il se crée lui-même.

En optant pour *Un peuple*, j'opère un décalage. Je ne dis pas que les Gilets jaunes incarnent à eux seuls le peuple, mais j'indique qu'ils forment bien un peuple, qui se reconnaît comme tel. Les Gilets jaunes, quel que soit leur bord politique, quel que soit leur passé, se reconnaissent comme faisant partie d'un tout « Gilets jaunes », ayant des valeurs communes, et partageant la même représentation d'eux-mêmes. Pour beaucoup, c'est devenu comme un tatouage, une identité marquée à vie. Il ne s'agit pas d'un ensemble de citoyens épars se rassemblant juste sur une petite cause. C'est beaucoup plus vaste et profond que cela. Leur solidarité réside dans le fait qu'ils connaissent les mêmes conditions sociales, traversent une expérience de vie, de lutte, d'épreuves et d'espérances communes.

Comment le film est-il né ?

Après *Makala*, mon film précédent tourné au Congo, j'ai ressenti la nécessité de faire un film en France, qui parle de l'état de la France. Comme tout le monde, j'avais conscience qu'elle était en proie à des crises, des tensions. Mais je ne trouvais pas le sujet qui me portait vraiment, qui parlait de quelque chose de profond.

J'ai entendu parler des Gilets jaunes et je me suis rendu à la manifestation du 24 novembre pour voir qui ils étaient. Et j'ai vu des gens que je ne rencontrais pas habituellement en manifestation. Venus de la province, issus de milieux populaires et débarquant à Paris comme s'ils venaient à l'assaut de la capitale. Rien que le choix d'aller sur les Champs-Élysées, au lieu de la place de la République ou de la place de la Nation, cela tranchait avec l'habitude. Les Gilets jaunes ressentaient une forme de légitimité à venir là, au cœur de ce qui symbolisait pour eux le pouvoir et la richesse.

Ce qui transgressait aussi les conventions, c'est que les manifestations n'étaient pas déclarées...

Oui. La forme même de la manif était très différente de ce que je connaissais, c'est-à-dire des cortèges classiques et, parfois en fin de manif, des affrontements avec les forces de l'ordre selon un rituel qui finissait par se systématiser.

Il y avait un aspect insurrectionnel ou révolutionnaire lors des trois premiers actes qui a beaucoup effrayé une partie de la population et a pris de court la police. La référence à la Révolution française était présente dès le début du mouvement et s'est renforcée ensuite.

Quand j'ai commencé à filmer, je ne savais pas encore si j'allais en faire un film. En revanche, j'ai vite compris que je ne rencontrerais pas réellement les Gilets jaunes à Paris : il fallait aller sur les ronds-points.

Ce qui a fait peur à une partie des gens est au contraire ce qui m'a attiré en tant que documentariste : on ne savait pas bien quelle était l'orientation politique des Gilets jaunes, certains disaient qu'ils étaient racistes, « fachos »... Moi je me disais que cette révolte-là ressemblait bien davantage à une révolte populaire que la plupart des mouvements sociaux auxquels j'avais pu participer. Il était impossible alors de comprendre ce mouvement social en lui apposant une grille de lecture classique parce que le mouvement était, en fait, très hétéroclite au niveau politique.

En tant que documentariste, j'avais envie de chercher à comprendre sans pouvoir me dire « *Ok, je suis du bon côté* ». Lorsqu'une amie m'a dit qu'un rond-point était occupé à la sortie de l'autoroute menant à Chartres, j'ai tout de suite pris un billet de train.

Ce sont donc celles et ceux de Chartres, les premiers avec lesquels vous avez discuté, que vous avez filmés ?

Oui, j'ai rencontré ce groupe qui était sur ce rond-point dit des Propylées ou encore appelé Basic-Fit parce qu'il est en face de la salle de sport du même nom. Cela faisait trois semaines voire un mois qu'ils occupaient ce rond-point. Ils s'étaient déjà constitués en groupe, avec un début d'organisation et des porte-paroles. Voyant que je venais tous les jours et que je n'étais affilié à aucun média, ils m'ont bien accueilli. Ils étaient heureux et fiers de pouvoir montrer ce qu'ils faisaient et qui ils étaient. Un rapport de confiance s'est instauré. Et je les ai suivis ainsi jusqu'à la fin du mouvement.

Pour les filmer, n'étiez-vous pas face à un paradoxe - respecter le groupe en tant que tel, qui ne voulait pas de leader et, en même temps, distinguer des individualités, phénomène quasi consubstantiel au cinéma, parce qu'il y a toujours dans un groupe quelques personnes qui deviennent des personnages à l'écran ?

Je me suis posé la question, en effet. M'en tenir à un portrait de groupe en ignorant que ce groupe est fait d'individualités aurait été faux. Je me suis rapidement rendu compte que certain-es faisaient davantage que d'autres pour la vie du groupe : organiser, prendre la parole, etc. Naturellement, j'ai tourné ma caméra vers celles et ceux-là. Au fur et à mesure, ces personnes sont devenues récurrentes, comme Agnès, Benoît ou Allan.

D'autres se sont révélées en cours de tournage. Au début, Nathalie était très discrète, puis elle a pris de plus en plus la parole. Je l'ai vue éclore dans le groupe. Et c'est elle qui, par sa gentillesse, est venue vers moi.

En tant que réalisateur, je ne suis pas le seul à choisir de filmer tel ou tel. Le choix se fait à deux, avec la personne qui vient se présenter d'une manière ou d'une autre pour exister dans le film. Ce sont des choix réciproques, entre eux et moi, qui ne sont pas rationnels.

Étant donné la sociologie du mouvement des Gilets jaunes, il n'y a pas de hasard à ce que parmi les quatre personnages principaux du film, il y ait deux femmes, Agnès et Nathalie. Elles sont particulièrement marquantes.

Il y a une nécessité profonde chez elles qui se ressent. Une sincérité, une manière de s'exprimer très directement, sans faire de grands discours. Elles ne sont pas dans l'idéologie mais dans l'expérience vécue. Elles étaient aussi très présentes dans le mouvement.

Socialement, ce sont souvent des femmes qui se retrouvent seules à élever leurs enfants, qui travaillent, ont du mal à joindre les deux bouts, avec des parcours de vie affective compliqués. Déjà, au XIXème siècle, dans les milieux populaires, nombreuses étaient celles qui devaient mener leur vie de cette manière, seules avec enfant(s), le père étant parti ou mort. On comptait beaucoup moins de femmes au foyer que dans les milieux bourgeois.

Les Gilets jaunes insistent sur le fait qu'ils n'avaient pas de porte-paroles. Or Benoît et Agnès sont pourtant bel et bien porte-paroles de leur groupe.

Certains groupes préféraient le terme « coordinateurs » ; d'autres, comme celui de Chartres, ont opté pour « porte-paroles ». Face à un élu local ou aux journalistes, il s'agissait de désigner quelqu'un ayant la parole facile ou osant davantage exprimer les revendications. Cela a été leur force à un moment, mais cela a également généré des frustrations et des crises, comme on le voit dans le film lorsque le mouvement s'étirole.

Avec cette nuance supplémentaire qu'Agnès, quand elle est interviewée sur les Champs-Élysées par une journaliste, précise qu'elle n'est pas porte-parole. En fait, elle signifie par là qu'elle n'est pas porte-parole nationale.

En effet. Cela souligne leur volonté de rester toujours le plus horizontal possible. Ils cherchaient à être le plus égalitaire possible, à respecter la démocratie interne et la liberté de chacun, tout en organisant un mouvement sans l'aide d'aucune structure existante. C'était donc très compliqué.

Pouvez-vous décrire les différents parcours de vie des quatre personnages principaux, Nathalie, Agnès, Benoît et Allan ?

Nathalie était représentante syndicale dans l'usine où elle travaillait, et le syndicalisme l'a déçue. Elle le dit dans le film : « *Dans les manifestations, on se retrouvait toujours à dix pelés* ». Elle s'en est donc lassée.

Agnès vient d'une famille plus aisée, d'entrepreneurs. Elle a vécu un déclassement avec un parcours de vie heurté. Politiquement, elle découvrait tout et, à la fois, elle faisait preuve d'une grande lucidité et de pragmatisme. Elle cherchait une réponse à tous les problèmes. À l'image du mouvement, qui, sans cadre idéologique, a élaboré des revendications en fonction des questions posées. Par exemple, pour financer la TVA à 0% sur les produits de première nécessité, ils disaient qu'il fallait taxer les produits de luxe. Leur réflexion économique s'est mise ainsi peu à peu en place.

Benoît a eu lui aussi un parcours accidenté, il a été sans-abri. C'est un solitaire, qui a une réflexion plus théorique, et qui, par son charisme, sa capacité à prendre la parole, a fédéré et s'est retrouvé propulsé en avant. Mais il a soudain dû faire face à trop de responsabilités. Il a fini par être très

critiqué par une partie du groupe qui, en même temps, ne voulait pas prendre sa place. Benoît a alors connu la solitude des chefs. En cela, il est hyper cinématographique. C'est pour cette raison que j'ai tenu à faire ce plan sur lui, la nuit, quand il promène seul son chien.

Allan vient d'un milieu très modeste, et appartient à une génération de jeunes qui n'ont pas fait d'études mais qui refusent de vivre le salariat pauvre de leurs parents. Il a gagné sa vie en jouant au poker, et s'est même retrouvé à Malte, où il a été totalement immergé dans le milieu du jeu. Avec une perte de sens totale. Le mouvement des Gilets jaunes a redonné du sens à sa vie. Allan était avide de comprendre ce qui se passait tout en éprouvant les limites de ses connaissances. Il lisait beaucoup et regardait des vidéos sur Internet pour s'auto-former, mais se retrouvait face à un bric-à-brac politique. D'où, dans le film, ce qu'il dit sur le besoin d'intellectuels.

Allan exprime aussi une préoccupation écologique.

Oui, très forte. C'est le seul qui l'exprime. Il n'appartient pas à cette jeunesse éduquée, consciente des problèmes, qui font partie d'organisations telles qu'Extinction Rebellion ou qui suivent Greta Thunberg. Mais il ressent bien le danger. Les plus vieux sont pris dans leurs problèmes d'argent, de survie ; lui est vraiment obsédé par le fait qu'on court à la catastrophe.

Tous sont très émouvants. L'émotion est d'ailleurs une donnée très importante de votre film.

En tant que cinéaste, je ne cherche pas à rendre compte du réel mais à transmettre l'émotion de ce que j'ai perçu. Mon but, c'est que le spectateur soit pris, lui aussi, dans l'émotion de ce qui se passe à l'écran. À l'inverse de *Nuit debout*, où les participants remettaient à plat la société de façon théorique, le mouvement des Gilets jaunes s'est lancé directement dans l'action. Et c'est à travers l'action qu'ils ont tenté d'élaborer quelque chose, des revendications et une réflexion cohérente. J'ai voulu saisir cette énergie, cette nécessité intérieure qui fait aller de l'avant, et qui n'est pas dénuée de candeur. C'est pourquoi j'ai eu besoin des entretiens en tête-à-tête pour capter cette émotion-là. Agnès et Nathalie, notamment, étaient très conscientes de ce que je cherchais, et elles me l'ont offert. Il y a eu entre nous quelque chose de très fort, de l'ordre du don et du contre-don.

Vous avez procédé à des entretiens, en effet, où l'on vous entend même parfois poser une question. C'est la première fois que vous faites cela dans un film.

Après *Makala*, dont la forme était très pensée en amont, j'ai souhaité me laisser porter par ce qui se passait, ne pas trop contrôler. Je pouvais ainsi aller vers des choses que je ne faisais pas habituellement, comme des entretiens. C'est une forme de liberté que je me suis donnée.

Par ailleurs, je ne pouvais pas recueillir cette parole plus intime, que je recherchais, au cours des réunions, sur les ronds-points ou dans les manifestations. Il fallait que je sois avec eux dans un contexte hors groupe. Cette parole-là ne pouvait advenir que grâce à la relation que j'avais établie avec chacun et chacune en particulier. Et je ne suis pas resté sur la sacro-sainte position du documentariste qui observe. J'ai ressenti l'envie d'être davantage impliqué, d'où le son de ma voix qu'on entend en effet par moments lors de ces conversations.

Un certain dogmatisme réproue le recours aux interviews dans le documentaire, comme s'il s'agissait d'une impureté. Qu'en pensez-vous ?

Je n'ai pas le sentiment de déchoir esthétiquement quand je fais ces entretiens. Tout est impur, le mouvement est impur, le cinéma est un art impur. Je ne tiens à me soumettre à aucun dogme, d'autant plus quand il s'agit de poser un regard sur les Gilets jaunes. Si je m'étais interdit ces interviews, je n'aurais pu atteindre l'émotion qui était au cœur du projet.

Réaliser des entretiens ne signifie pas faire du reportage qui, contrairement au documentaire de création, est normé, calibré. Les entretiens peuvent être intégrés dans une démarche artistique. La nécessité du film dépasse les considérations formelles et j'aime la liberté d'utiliser des formes hétéroclites.

Comment caractériseriez-vous les revendications du groupe de Gilets jaunes que vous avez filmé ?

Elles sont représentatives de celles qui ont été portées par l'ensemble du mouvement. À savoir la question de la représentation, avec le référendum d'initiative citoyenne, et celle de la justice sociale et du niveau de vie : le pouvoir de vivre et non de survivre, comme ils le disent. Ces questions revenaient sans cesse dans leurs discussions. Les thèmes sociétaux n'apparaissent quasiment jamais.

Il arrivait que la question de l'immigration soit abordée de manière marginale. Dans ce cas, il pouvait être dit qu'il y avait déjà suffisamment de pauvres en France pour ne pas s'occuper des autres. De même que certains Gilets jaunes trouvaient que les chômeurs étaient trop payés par rapport aux salariés - cela alors que beaucoup de Gilets jaunes étaient ou avaient été chômeurs. Le discours dominant sur les « assistés » et les « profiteurs » a largement infusé dans les catégories populaires, qui se retrouvent à rejeter ceux qui sont encore plus faibles qu'eux.

Mais le mouvement a fait évoluer les choses. Beaucoup de Gilets jaunes, très individualistes au départ, se sont rendus compte que d'autres souffraient aussi, qu'il n'y avait pas « qu'eux ». La lutte commune a créé un sentiment de solidarité très fort.

Aussi, le mouvement s'est très vite tourné vers le haut de la société : les riches, les politiques, les puissants... En un mot, l'élite. Selon eux, il y avait d'un côté les riches et de l'autre eux-mêmes, c'est-à-dire les pauvres qui travaillent.

À mes yeux, la révolte des Gilets jaunes est celle du petit peuple français. Celui des petites et moyennes villes et des zones rurales. Il y a eu des tentatives de liaison avec les banlieues de grandes villes, mais ça n'a pas vraiment pris. Je pense que c'est parce que les Gilets jaunes se considèrent légitimes au sein de la société française alors que les habitants des périphéries s'en sentent exclus. Ainsi, les révoltes de banlieues sont toujours cantonnées à leurs quartiers, alors que les Gilets jaunes ont directement monté leurs barricades sur le lieu symbolique des privilégiés et des puissants, les Champs-Élysées.

Les Gilets jaunes se sentent inclus mais oubliés. Ils espèrent encore quelque chose de l'État. Ils demandent plus de services publics, la présence plus forte d'une nation protectrice, l'égalité. Avec la possibilité de participer réellement à la vie publique. Ce qui n'est pas du tout nihiliste, même si leur révolte a été radicale.

Justement, parlons de la violence. La répression opérée par les forces de l'ordre est évidente dans le film. Qu'en est-il du côté des Gilets jaunes de Chartres ?

J'ai assisté à beaucoup de discussions, parfois très tendues, entre Gilets jaunes, sur la question de la violence. Elle était débattue d'un point de vue moral, mais aussi beaucoup par rapport à son poids sur le mouvement d'un point de vue stratégique. Ils étaient conscients que sans les images de destruction sur les Champs-Élysées les premières manifestations auraient eu beaucoup moins d'impact médiatiquement, mais qu'en même temps elles donnaient une mauvaise image au mouvement. Ils déploraient surtout le fait que beaucoup de sympathisants n'osent plus monter à Paris à cause des risques physiques encourus.

La répression policière brutale a fait peur à beaucoup d'entre eux, tout en attisant la colère chez certains, qui ont pu peut-être rejoindre les black blocs par la suite. Ils ont été pris entre la matraque et la course en avant vers l'affrontement, qui représentait le seul moyen de résistance.

On a beaucoup reproché sa violence au mouvement, ainsi que son absence de revendications claires et son manque d'organisation. Dans les trois cas, la critique est facile quand on se place de l'extérieur. Mais, lorsqu'on regarde comment est né et a vécu le mouvement, on est frappé par le fait que les Gilets jaunes se sont attelés à toutes ces questions. Ils ont débattu du fait d'organiser des manifestations déclarées ou sauvages, ils ont élaboré des revendications qui pouvaient devenir pléthoriques et ils ont cherché les moyens de se structurer. Tout cela à l'échelle nationale, sans coordination préexistante et dans un contexte de répression très dur.

Ce ne sont pas les errements qui sont remarquables, c'est le fait qu'ils aient réussi à tenir aussi longtemps qui est incroyable.

Les images des manifestations parisiennes montrent que vous avez tenu à vous y immerger totalement. Pourquoi ?

Les manifestations des Gilets jaunes ont été filmées sous toutes les coutures. On trouve des tonnes de vidéos sur Youtube et cela crée un sentiment de saturation d'images spectaculaires dans lesquelles on n'est pas impliqué.

Ma démarche a été de me rapprocher de l'humain, de montrer la manifestation à travers le regard des personnes que j'accompagne. C'est ce qui se passe, par exemple, avec Agnès, au début, quand elle essaie de faire suivre aux Gilets jaunes le parcours autorisé, ou avec Allan quand la manifestation tourne, comme il dit, « en cacahuète ».

Parfois, je les perdais. Parce qu'ils restaient en retrait, saisis par la peur. Moi, je voulais voir. C'était important pour moi d'aller aux endroits des affrontements. Les cortèges n'avaient rien de classique, cela pouvait exploser un peu partout. Ça me semblait important de le faire ressentir. Je voulais être physiquement présent, ne pas porter de casque pour ne pas ressembler à un journaliste de presse en reportage de guerre. Les Gilets jaunes que je suivais n'avaient pas le droit à ces protections spéciales. Je n'en voulais pas non plus.

Le contraste entre l'organisation des forces de l'ordre, les rangées de CRS, et l'énergie désordonnée des manifestants, forment une composition très graphique. Je voulais rendre l'aspect épique de la bataille.

L'aspect épique ?

Pour moi, le film raconte l'histoire de gens invisibles, qui, presque du jour au lendemain, se retrouvent projetés sur la place publique et se rendent compte qu'ils ont quelque chose à dire. Des gens qui pensaient n'avoir aucune place dans le monde et qui ont, d'un coup, l'espoir fou de pouvoir le changer. Car il y a eu très rapidement cette idée, proprement révolutionnaire, que le mouvement des Gilets jaunes pouvait tout changer, du moins la société française.

Il faut dire que les Gilets jaunes ont eu un engagement mille fois supérieur à celui de bien des militants et l'ont payé au prix fort. Aller tous les jours dans le froid sur les ronds-points, sous la neige, la nuit. Risquer une amende, une arrestation, ou risquer de perdre un œil dans les manifestations. Certains ont cessé de travailler pour se consacrer au mouvement, ce qui a représenté une prise de risque financière énorme. De même, certaines femmes ont mis leur couple en danger, car les conjoints n'étaient pas tous d'accord avec les Gilets jaunes. Toutes ces prises de risques étaient contrebalancées par le sentiment que quelque chose les dépassait, la conviction qu'ils pourraient transformer la société en profondeur. Avec un côté candide, naïf même, qui les rendait vulnérables.

Il y a une dimension tragique à cela, mais aussi un souffle épique.

Un peuple, c'est l'épopée brinquebalante de ces femmes et de ces hommes qui ont vécu quelque chose de plus grand qu'eux. C'est pourquoi il était important à mes yeux que le film porte l'énergie de cette ambition folle, celle de tout changer.

S'il y a du cinéma dans *Un peuple*, il vient beaucoup de là, de l'envie de faire exister l'aspect grandiose de ce qu'ils vivent. Cela se traduit dans mes mouvements de caméra et dans la façon dont je montre les personnages pendant les manifestations.

Une dernière question : pourquoi cette chanson de Nino Ferrer, *La Maison près de la fontaine*, au début du film ?

C'est un morceau que j'ai entendu lors d'un pique-nique organisé dans le parc d'un château par des Gilets jaunes. En l'écoutant, je me suis rendu compte à quel point cette chanson décrit précisément le changement de société dont sont issus les Gilets jaunes, le passage de la campagne aux banlieues périphériques. À ces classes populaires, on a dit que c'était le progrès. Un progrès qui ne leur a pas profité. Ils sont le fruit de ce changement d'époque, de cette période qui a été présentée comme radieuse - le monde des hypermarchés, des banlieues pavillonnaires et des HLM, et qui s'est transformée en une mondialisation qui les a mis à la marge.

On voit bien que la population prolétaire, précaire et excentrée des grandes villes n'a aucune existence dans les visions du monde qu'on nous vend encore comme étant l'avenir : celui des technologies de pointe, de la planète connectée et de la société de service. On voudrait nier cette population mais elle existe, et en grand nombre ! D'une certaine façon, les Gilets jaunes marquent le retour de l'existence de l'humain derrière les statistiques et la mise en pleine lumière des corps marqués par la crise : ceux des classes populaires.

Propos recueillis par Christophe Kantcheff, décembre 2021

EMMANUEL GRAS - RÉALISATEUR

BIOGRAPHIE

Emmanuel Gras est un réalisateur et directeur de la photographie né à Cannes. Après une licence d'Histoire, le réalisateur entame une licence d'Études Cinématographiques en 1997, et est diplômé de l'ENS Louis-Lumière au sein de la section Image en 2000. Il œuvre d'abord principalement en tant que directeur de la photographie, avant de réaliser ses premiers courts-métrages.

En 2011, il réalise son premier long-métrage, *Bovines*, qui est sélectionné à l'ACID et sera ensuite nommé aux César dans la catégorie Meilleur film documentaire en 2013. La même année, il devient coprésident de l'ACID. Il réalise ensuite *Makala*, qui reçoit le Grand Prix de la Semaine de la Critique et une mention spéciale du jury de l'Œil d'or en 2017.

Il vient de tourner *Un peuple*, fresque et portrait intime d'une France fracturée et divisée, en proie au désespoir.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2021 **UN PEUPLE**

2017 **MAKALA**

Grand Prix de la Semaine de la Critique - Cannes 2017

Mention spéciale du jury de l'Œil d'or - Cannes 2017

2014 **300 HOMMES**, co-réalisé avec Aline Dalbis

Sélection officielle Cinéma du Réel 2014

2011 **BOVINES**

Sélection ACID - Cannes 2011

Nommé aux César 2013 dans la catégorie Meilleur film documentaire

Prix du Syndicat Français de la Critique - Film Singulier 2012

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Emmanuel Gras
Collaboration artistique	Antarès Bassis
Photographie	Emmanuel Gras
Cadrage	Pascal Auffray
Étalonnage	Gadiel Bendelac
Montage	Karen Benainous
Post-production	Bénédicte Pollet
Supervision musicale	Thibault Deboaisne
Son	Antarès Bassis, Manuel Vidal
Mixage	Simon Apostolou
Production	Les Films Velvet
Producteur	Frédéric Jouve
Productrice associée	Marie Lecoq